

## Les Cahiers du CASPER

(Centre d'anthropologie, sociologie et psychologie - études et recherches)

N° 20, 23 avril 2015 (Université Saint-Louis - Bruxelles).

Compte-rendu

### To Be Or Not To Be, de Ernst Lubitsch à Andeas Lubitz

(par Jean-Pierre Delchambre et Nicolas Marquis)

Désormais, nos sociétés connaissent deux types d'«ennemis intérieurs» : le terroriste... et le dépressif ! On se souvient que lors de la première conférence de presse suite au crash de l'A320 de Germanwings, il n'a pas fallu longtemps pour qu'un journaliste pose la question de la nationalité du pilote et du copilote (à ce moment là on ignorait encore tout du déroulement des faits tel que révélé par les enregistrements de la boîte noire). Supposons que les pilotes aient été de certaines nationalités (sans parler d'une certaine religion), le procureur de la République aurait-il été aussi prompt à déclarer qu'il n'y avait aucun indice laissant penser à un attentat terroriste ? Et si le copilote avait été d'une certaine nationalité et d'une certaine religion... tout en étant «dépressif», quelle qualification de l'acte aurait eu le plus de chances de l'emporter au niveau de l'opinion et des médias ?

Par-delà ces enjeux de qualification de l'acte posé par Andreas Lubitz, qui d'ailleurs révèlent que la frontière entre «attentat terroriste» et «meurtre de masse» n'est sans doute pas aussi étanche que ce que d'aucuns prétendent pour (tenter de) nous rassurer, on peut dire que cet accident est «dramatique», non seulement parce que des victimes «innocentes» y ont perdu la vie – au passage, on appréciera l'exercice de clarification auquel s'est livré le patron de la Lufthansa : «quand quelqu'un entraîne 149 personnes dans sa mort, peut-on encore parler de suicide ?» –, mais aussi parce qu'il contribue à «dramatiser», de par son écho, une série de questions qui se posent dans nos sociétés à l'intersection de la psychologie et des sciences sociales, en particulier autour de la figure du «dépressif». Trois remarques à ce propos. On a entendu dire que le geste de Lubitz, ainsi que l'emballement médiatique qui s'en est suivi, risquaient de «stigmatiser les malades» (fort heureusement, la plupart des «dépressifs» resteront inoffensifs, se contentant de se faire du mal à eux-mêmes...). D'autre part, le fait que l'on parle de «malades» à propos des «dépressifs» (et à plus forte raison des dépressifs suicidaires) n'est pas anodin. Dans nos sociétés où la santé mentale est devenue un enjeu central, la nouvelle norme impose que les individus «tiennent à eux-mêmes» (l'autonomie comme condition au sens de Ehrenberg), le fait de ne pas suffisam-

ment tenir à soi-même étant codifié (et traité) comme «pathologie» à travers des idiomes recourant à la psychologie et à la médecine. Enfin, cela a aussi des conséquences au niveau des normes régulant la société, par exemple dans la sphère professionnelle. A cet égard, il est symptomatique qu'un débat qui se soit rapidement posé est celui de la levée du secret médical dans le cadre des «professions à risque» (ce qui soulève à la fois une question principielle – est-il souhaitable de s'aventurer dans cette voie-là ? – et une question définitionnelle : qu'est-ce qu'un «métier à risque», et jusqu'où va-t-on étendre la définition ?).

Une nouvelle fois, il apparaît que la «dépression», bien qu'étant une catégorie «fourre-tout», agit largement, dans le cadre normatif actuel, comme un attracteur étrange, voire comme une sorte de trou noir sémantique, qui aspire une série d'autres catégories telles que la tristesse et la mélancolie. Dans *The Loss of Sadness : How Psychiatry Transformed Normal Sorrow into Depressive Disorder*, Jerome C. Wakefield (psychiatre) et Allan V. Horwitz (sociologue) s'en sont pris à la façon dont la tristesse, «normale» et «fonctionnelle» dans certaines situations de la vie, aurait été abusivement «médicalisée» et «pathologisée», en particulier à travers les classifications des troubles mentaux du manuel de diagnostic DSM-III, en lien avec des intérêts économiques de l'industrie pharmaceutique. Dans leurs travaux, Alain Ehrenberg et Pierre-Henri Castel prennent acte de la centralité de la dépression, mais ils refusent d'y voir un simple effet de logiques économiques et médicales. Selon ces auteurs, la montée en importance des questions relatives à la santé mentale traduit plutôt un changement de contexte social (et non une disparition du social au profit du psychologique !), axé désormais sur la normativité de l'«autonomie comme condition». A cet égard, il est intéressant de relever que la dépression apparaît comme une défaillance de la «responsabilisation de soi», et que face à la «faiblesse» d'individus qui ne tiennent pas suffisamment à eux-mêmes, il est tentant, selon les nouvelles normes en vigueur, de recourir non seulement à la naturalisation («c'est mon cerveau qui est malade ou qui dysfonctionne»...), mais aussi à l'automatisation (va-t-on aller vers des avions sans pilotes, entièrement automatisés ? bref si vous n'êtes pas suffisamment autonome, on vous remplacera par un automate). Dans cette même ligne, on peut aussi mentionner l'ouvrage de Junko [suite au verso]

### Agenda

- Vendredi 24 avril : *Midi du CASPER*, «Rencontre avec deux jeunes économistes» (13-14h, salle du Conseil), une réunion animée par Hervé DE BROUWER et John NEVE (assistants en économie à l'USL-B et membres du CEREC).

- Mercredi 6 mai : *Journée d'étude «Jeu & ville»* (de 14h à 18h30 + drink, local P61). Pour une présentation du programme complet et de l'argumentaire, voir au verso de ce Cahier

[suite du recto] Kitanaka (traduit par P.-H. Castel), *De la mort volontaire au suicide au travail. Histoire et anthropologie de la dépression au Japon*, qui non seulement bat en brèche l'idée selon laquelle la «dépression» aurait été importée récemment au Japon sous la pression de firmes pharmaceutiques occidentales, mais qui en outre montre subtilement comment l'idiome de la dépression permet de codifier différemment les enjeux de la «souffrance au travail», dans une perspective de droits sociaux et de régulations.

A travers cette affaire, ce qui passe aussi à l'as, c'est la distinction entre la dépression et la mélancolie. Faut-il rappeler que cette dernière catégorie a une longue histoire ? (cf. la «bile noire» des Anciens, l'*acedia* des pères du désert, *The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton [1621], etc.). Là où la psychiatrie contemporaine a tendance à réduire la mélancolie à un état dépressif (ou à l'assimiler à la tristesse, considérée comme un symptôme de dépression), Aristote et d'autres auteurs anciens y voyaient plutôt une humeur propre à des individus d'exception (notamment les tempéraments artistiques, à la fois lucides et créatifs). Peut-on, en retrouvant ce sens, réhabiliter la mélanco-

lie en tant que vecteur d'une contre-normativité alternative et minoritaire dans nos sociétés ? Une réhabilitation qui n'a rien de fonctionnel ni d'adaptatif, et qui en même temps questionne la norme dominante, laquelle nous enjoint à être «positif», «épanoui», «performant», etc. Ainsi, pas besoin d'être «dépressif» pour apprécier le dernier album de Sufjan Stevens, le triste et beau *Carrie & Lowell*, mais ce n'est pas pour autant que mélancolie rime forcément avec tristesse (pour une illustration de l'entremêlement entre mélancolie et amour de la vie, voir l'expo Chagall en cours à Bruxelles). Dans *To Be Or Not To Be*, une des plus géniales comédies de toute l'histoire du cinéma, Ernst Lubitsch met en scène une troupe de comédiens juifs polonais confrontés à l'invasion nazie. C'est fou de voir avec quelle liberté ce film tourné en 1942 manie l'humour, même si c'est souvent de l'humour... noir (au fait, Carole Lombard, premier rôle féminin, est morte... dans un accident d'avion peu avant la sortie du film). Fût-ce l'humour comme «politesse du désespoir», au moins le mélancolique n'en manque pas, et c'est peut-être ce qui a manqué à Andreas Lubitz à la fin, qu'il ait été «dépressif» ou non...

### **Activités (projets en cours, chantiers, suivis, prospective)**

• **Références bibliographiques (et autres) du compte-rendu** : 1°) P.-H. Castel, «Quelques gouttes de logique dans le brouillard des dépressions», in *L'esprit malade*, Paris, Ithaque, 2009. 2°) J. C. Wakefield & A. V. Horwitz, *The Loss of Sadness*, Oxford University Press, 2007. 3°) Junko Kitanaka, *De la mort volontaire au suicide au travail*, Paris, Ithaque, 2014 (traduit de l'anglais; éd. orig. : 2012). 4°) Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, 3 volumes, Paris, José Corti, 2000 (traduit de l'anglais). 5°) Sufjan Stevens, *Carrie & Lowell*, CD Asthmatic Kitty, 2015. 6°) Rétrospective Marc Chagall, Musées royaux des Beaux-Arts, Bruxelles, jusqu'au 28 juin. 7°) Ernst Lubitsch, *To Be Or Not To Be* (1942), DVD StudioCanal, 2001.

• **Journée d'étude «Jeu & ville»** : organisée par le CASPER, à l'initiative d'Emmanuelle LENEL et Nicolas MARQUIS, cette journée d'étude se déroulera le mercredi 6 mai de 14h à 18h30, au local P61. *Au programme* : 14h, conférence introductive, «Quand l'ambiance entre en jeu», par Jean-Paul THIBAUD (CRESSON, Université de Grenoble); 15h, documentaire «Charleroi : les enfants jouent», présenté par l'auteure Alissone PERDRIX; 16h, session de communications : «Déambulations ludiques», par Maïté MASKENS (ULB), «Se saisir du vide pour le jeu. Le cas des espaces publics revitalisés dans le territoire du canal», par Emmanuelle LENEL

(ULS-B), «Jouer à Bruxelles : Winnicott à l'épreuve de la ville», par Sophie HUBAUT (La Cambre); 17h45, discussion par Jean-Pierre DELCHAMBRE et Christine SCHAUT (USL-B). *Argumentaire* : La conception «écologique» de la ville comme milieu a permis de penser un rapport dynamique entre l'individu et son environnement urbain. Puisant dans diverses traditions sociologiques, cette conception permet de penser l'engagement des individus dans un environnement fait d'objets, de personnes et d'événements. En retour, elle met en lumière ce que cet environnement offre comme prises et comme opportunités d'action. Nourrie de cette perspective, la journée d'étude vise à explorer d'un point de vue tant théorique qu'ethnographique ce que des villes offrent comme cadres pour le jeu, autrement dit ce qu'elles permettent comme investissement, comme mise en jeu (*in-ludio*) de la part des individus et des groupes. Le jeu est ici pensé moins comme secteur d'activité que comme une forme de rapport au monde témoignant d'une certaine texture d'expérience. Ce ne sont donc pas uniquement les «espaces ludiques» ou de détente, encore moins la ville «Disneyland» pensée pour le divertissement qui constitueront l'objet de cette journée d'étude. Notre but est double : d'une part mettre au jour certaines conditions disposant à, ou empêchant de «se prendre au jeu»; d'autre part décrire et analyser les expériences qui naissent de ces dispositifs urbains.

### **Divers (annonces, communications, publications, intérêts, favoris...)**

- **PLAYLIST / FAVORIS** : une sélection proposée par Véronique Degraef : 1°) dans l'émission *A voix nue* de France Culture, un entretien avec Howard Becker qui évoque, dans un français raffiné et plein d'humour, sa jeunesse à Chicago, les fumeurs de marijuana et les musiciens de jazz, l'écriture et la lecture des sciences sociales et Mozart (<http://www.franceculture.fr/emission-a-voix-nue-0?page=1>). A ne pas louper non plus, 2°) la chronique mensuelle de Luc Boltanski dans *Le Monde des livres*, et 3°) la réédition chez Sony, à l'occasion du centenaire de la naissance de Billie Holiday, de *Lady in Satin*, avec quelques inédits et un très beau livret.